

CHAPITRE II

FACE À UN PROFESSEUR

OÙ IL SE CONFIRME, AVEC LES TIV, QU'IL N'EST NULLEMENT
NÉCESSAIRE D'AVOIR OUVERT UN LIVRE POUR DONNER À SON
SUJET, QUITTE À MÉCONTENTER LES SPÉCIALISTES, UN AVIS
ÉCLAIRÉ.

En tant qu'enseignant, je me suis retrouvé plus souvent qu'à mon tour dans la situation, face à un large public, de devoir commenter des livres que je n'avais pas lus, soit au sens propre – ne les ayant jamais ouverts –, soit en un sens atténué – parce que je n'avais fait que les survoler ou que je les avais oubliés. Je ne suis pas sûr de m'en être beaucoup mieux sorti que Rollo Martins. Mais j'ai souvent tenté de me rassurer en me disant que ceux qui m'écoutaient en étaient sans doute au même point que moi et n'en menaient sans doute pas plus large.

J'ai pu remarquer au fil des années que cette situation ne perturbait nullement les étudiants, à qui il arrive fréquemment d'intervenir avec pertinence, voire avec précision, sur les livres qu'ils n'ont pas lus, en s'appuyant sur les quelques éléments que je leur communique, involontairement ou non. Afin de n'embarrasser personne dans le lieu où j'enseigne, je prendrai un exemple certes lointain géographiquement, mais proche sur le fond, celui des Tiv.

*

Si les Tiv, qui vivent en Afrique de l'Ouest, ne sont pas au sens propre des étudiants, c'est bien dans cette situation qu'ils se retrouvent quand une anthropologue du nom de Laura Bohannan entreprend de leur faire connaître une pièce du répertoire anglais dont ils n'ont jamais entendu parler, *Hamlet*¹.

Cette présentation de la pièce de Shakespeare n'est pas complètement désintéressée. Laura Bohannan est américaine, et, ayant affirmé à un collègue anglais, qui soupçonnait les Américains de ne pas comprendre Shakespeare, que la nature humaine était la même partout, elle s'est vue défiée par lui d'en faire la démonstration. Aussi, partant pour l'Afrique, emporte-t-elle *Hamlet* dans ses bagages, avec l'espoir de prouver que l'être humain demeure identique à lui-même, au-delà des différences de culture.

Accueillie dans la tribu où elle a déjà fait un premier séjour, Laura Bohannan s'installe sur la concession d'un vieillard très savant qui dirige un groupe de quelque cent quarante personnes, toutes plus ou moins apparentées à lui. L'anthropologue aimerait bien pouvoir s'entretenir avec ses hôtes de la signification de leurs cérémonies, mais ceux-ci passent l'essentiel de leur temps à boire de la bière. Isolée dans sa case, elle en est réduite à se consacrer à la lecture de la pièce de Shakespeare, pour laquelle elle parvient à mettre au point une interprétation qui lui paraît d'une évidence universelle.

Mais les Tiv ont remarqué que Laura Bohannan passait beaucoup de temps à lire le même texte et, intrigués, lui proposent de leur raconter cette histoire qui semble la passionner, en lui demandant de leur fournir au fur et à mesure toutes les explications nécessaires et en lui promettant d'être bienveillants sur ses fautes de langue. Ainsi s'offre à elle l'occasion idéale de vérifier son hypothèse et de prouver le caractère universellement compréhensible de la pièce de Shakespeare.

*

1. LP et LE ++.

Les problèmes commencent très tôt quand Laura Bohannon, évoquant le début de la pièce, tente d'expliquer comment, une nuit, trois hommes, qui montent la garde devant la concession d'un chef, voient soudain le chef défunt s'approcher d'eux. Premier motif de désaccord, car, pour les Tiv, la forme aperçue ne peut en aucun cas être le chef disparu :

« Pourquoi n'était-il plus leur chef ? »

« Il était mort », ai-je expliqué. « C'est pour cela qu'ils furent troublés et effrayés quand ils le virent. »

« Impossible », commença un des anciens, en passant sa pipe à son voisin qui l'interrompt : « Bien sûr que ce n'était pas le chef défunt. C'était un signe envoyé par un sorcier. Continue². »

Ébranlée par l'assurance de ses auditeurs, Laura Bohannon poursuit cependant son récit et raconte comment Horatio s'adresse à Hamlet père afin de lui demander ce qu'il faut faire pour trouver la paix et comment, le mort ne répondant pas, il déclare que c'est au fils du chef défunt, Hamlet, de s'occuper de l'affaire. Nouveau mouvement de surprise dans l'assistance, car ce genre d'affaire, chez les Tiv, ne relève pas des jeunes, mais des anciens, et le défunt a encore un frère en vie, Claudius :

Les anciens marmonnèrent : de tels signes étaient l'affaire des chefs et des anciens, pas des jeunes ; rien de bon ne peut sortir de ce qu'on fait dans le dos d'un chef ; il était clair qu'Horatio n'était pas quelqu'un qui sait les choses³.

Laura Bohannon est d'autant plus décontenancée qu'elle se révèle incapable de répondre à la question de savoir si Hamlet père et Claudius ont la même mère, question pourtant fondamentale aux yeux des Tiv :

« Le père d'Hamlet et son oncle avaient-ils la même mère ? »

Sa question n'eut pas le temps de pénétrer mon esprit ; j'étais trop bouleversée, désarçonnée de m'apercevoir qu'un des éléments les plus importants d'*Hamlet* avait été décroché du tableau. D'une façon un peu vague je répondis que je pensais

2. « Hamlet chez les Tiv », trad. Jean Verrier, in *Revue des Sciences Humaines*, LP+, Presses Universitaires de Lille, n° 240, p. 164. Je remercie Jean Verrier de m'avoir fait connaître ce texte, que j'ai déjà commenté dans *Enquête sur Hamlet*, op. cit.

3. *Ibid.*

qu'ils avaient la même mère, mais que je n'en étais pas sûre, l'histoire n'en disait rien. Le vieux chef me dit gravement que ces détails généalogiques faisaient toute la différence et que rentrée chez moi je devrais interroger les anciens à ce sujet. Il cria par la porte à l'une de ses jeunes épouses de lui apporter son sac en peau de chèvre⁴.

Laura Bohannon en vient alors à la mère d'Hamlet, Gertrude, mais les choses ne se passent pas mieux. Alors qu'il est traditionnel, dans les lectures occidentales de la pièce, de se formaliser de la rapidité avec laquelle Gertrude s'est remariée après la mort de son époux sans attendre un délai décent, les Tiv sont pour leur part surpris qu'elle ait pu attendre aussi longtemps :

« Le fils Hamlet était très triste de ce que sa mère se soit remariée si vite. Il n'y avait aucune obligation pour elle de le faire, et c'est la coutume chez nous pour une veuve de ne pas prendre un autre mari avant d'avoir porté le deuil pendant deux ans. »

« Deux ans, c'est trop long », objecta l'épouse qui venait d'apparaître avec le sac en peau de chèvre tout bosselé du vieux chef. « Qui binera ton champ pour toi pendant le temps où tu n'auras pas de mari ? »

« Hamlet », ai-je rétorqué sans réfléchir, « était assez grand pour biner lui-même le champ de sa mère. Elle n'avait pas besoin de se remarier. » Personne ne paraissait convaincu. Je n'ai pas insisté⁵.

*

Si Laura Bohannon éprouve des difficultés à expliquer aux Tiv la situation familiale d'Hamlet, elle en éprouve encore plus à leur faire comprendre la place éminente qu'occupent les fantômes dans la pièce de Shakespeare et dans la société d'où elle vient :

J'ai décidé de sauter le monologue. Même si on pensait ici que Claudius avait très bien fait d'épouser la veuve de son frère, il restait le motif du poison, et je savais qu'ils désapprouveraient

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 165.

le fratricide. J'ai poursuivi avec plus d'espoir : « Cette nuit-là, Hamlet monta la garde avec les trois qui avaient vu son père mort. Le chef défunt apparut de nouveau, et bien que les autres fussent effrayés, Hamlet partit à l'écart suivre son père mort. Quand ils furent seuls, le père mort d'Hamlet prit la parole. »

« Les signes ne peuvent parler ! » Le vieux chef était solennel.

« Le père mort d'Hamlet n'était pas un signe. Ils auraient pu voir un signe, mais lui n'était pas un signe. » Mon public parut aussi déconcerté que je l'étais en parlant. « C'était *vraiment* le père mort d'Hamlet. C'était ce que nous appelons un "fantôme" ⁶. »

Aussi surprenant cela puisse-t-il paraître, les Tiv ne croient pas aux fantômes, qui nous sont familiers mais n'ont pas de place dans leur culture :

J'étais obligée d'employer le mot anglais « ghost » car, à la différence de beaucoup de tribus voisines, ces gens ne croyaient en aucune façon à la survie de la personne après la mort.

« Qu'est-ce qu'un "fantôme" ? Une apparition ? »

« Non, un "fantôme" est quelqu'un qui est mort mais qui se promène et qui peut parler, et on peut l'entendre et le voir, mais on ne peut pas le toucher. »

Ils objectèrent : « On peut toucher les zombis. »

« Non, non ! Ce n'était pas un de ces cadavres que les sorciers réaniment pour les sacrifier et les manger. Personne ne dirigeait les pas du père d'Hamlet. Il marchait tout seul ⁷. »

Ce qui n'arrange rien, car, curieusement, les Tiv sont plus rationnels que les Anglo-Saxons et n'acceptent pas cette idée de morts qui marchent :

« Les morts ne peuvent pas marcher », protesta mon public comme un seul homme.

J'étais prête à un compromis : « Un "fantôme" est l'ombre d'un mort. »

Mais ils objectèrent encore : « Les morts n'ont pas d'ombre. »

« Eh bien, dans mon pays ils en ont une », fis-je sèchement.

Le vieux chef réprima le caquetage de défiance qui s'éleva aussitôt et m'approuva de cet air faux et poli qu'on prend

6. *Ibid.*, p. 166.

7. *Ibid.*

devant les élucubrations des jeunes ignorants superstitieux : « Sans doute que dans ton pays les morts peuvent aussi marcher sans être des zombis. » Il sortit des profondeurs de son sac un morceau de noix de cola desséchée, en mordit un bout pour montrer qu'elle n'était pas empoisonnée, et me tendit le reste en signe de paix ⁸.

Et toute la pièce défile ainsi dans le récit de Laura Bohannan, sans que celle-ci, malgré toutes les concessions qu'elle est prête à faire, parvienne à franchir la distance culturelle avec les Tiv et à construire avec eux, à partir de la pièce de Shakespeare, un objet de discours relativement commun.

*

Même s'ils n'ont jamais lu une ligne d'*Hamlet*, les Tiv ont ainsi un certain nombre d'idées précises sur la pièce et se trouvent donc parfaitement, comme mes étudiants qui n'ont pas lu le texte sur lequel je fais cours, capables, et surtout désireux, d'en discuter et de donner leur avis.

En effet, si leurs idées sont bien exprimées à propos du récit de la pièce, elles ne lui sont pas pour autant simultanées ou postérieures et n'ont donc pas, à la limite, besoin de lui. Elles lui seraient bien plutôt antérieures, au sens où elles constituent l'ensemble d'une vision du monde, organisée en système, dans lequel le livre est accueilli et vient prendre place.

Non pas le livre d'ailleurs, mais ces fragments qui circulent dans toute conversation ou tout texte, et viennent s'y substituer en son absence. C'est d'un *Hamlet* imaginaire que parlent les Tiv, sans que celui de Laura Bohannan – pourtant plus au fait qu'eux de la pièce de Shakespeare – soit plus réel, pris qu'il est, lui aussi, dans un ensemble organisé de représentations.

Je propose d'appeler *livre intérieur* cet ensemble de représentations mythiques, collectives ou individuelles, qui s'interposent entre le lecteur et tout nouvel écrit, et qui en façonnent la lecture à son insu. Largement inconscient, ce livre imaginaire fait fonction de filtre et détermine la réception des nouveaux

8. *Ibid.*

textes en décidant quels éléments en seront retenus et comment ils seront interprétés ?

Objet interne idéal, le livre intérieur – on le voit bien avec les Tiv – est porteur d'une ou de plusieurs histoires légendaires qui ont une valeur essentielle pour son propriétaire, notamment parce qu'elles lui parlent de la naissance et des fins dernières. Dans le cas de ce livre intérieur collectif auquel sont attachés les Tiv, la manière dont Laura Bohannan lit Shakespeare se heurte aux théories sur les origines et sur la survie qui y sont contenues et qui forment le ciment du groupe.

Dès lors, ce n'est pas l'histoire d'*Hamlet* qu'ils écoutent, mais ce qui, dans cette histoire, est conforme à leurs représentations de la famille et du statut des morts, et peut venir les conforter. Et, quand il n'y a pas conformité entre le livre et leurs attentes, les passages dangereux ne sont pas pris en compte ou subissent une transformation permettant la plus grande coïncidence possible entre leur livre intérieur et *Hamlet*, ou plutôt l'image qui leur est proposée, à travers un autre prisme, de la pièce de Shakespeare.

Ne discutant pas de l'œuvre dont veut leur parler Laura Bohannan, les Tiv n'ont nul besoin d'y avoir un accès direct. Les quelques références que leur communique peu à peu l'anthropologue suffisent largement à leur permettre de s'insérer dans un débat entre deux livres intérieurs, débat pour lequel la pièce de Shakespeare sert surtout, de part et d'autre, de prétexte.

Et comme c'est à propos de leur livre intérieur qu'ils s'expriment principalement, leurs interventions sur Shakespeare,

9. Deuxième des trois « livres » étudiés dans cet essai, le *livre intérieur* influence toutes les transformations que nous faisons subir aux livres pour en faire des *livres-écrans*. L'expression de « livre intérieur » figure dans Proust, avec une signification proche de celle que je lui donne : « Quant au livre intérieur de signes inconnus (de signes en relief, semblait-il, que mon attention, explorant mon inconscient, allait chercher, heurtait, contourner, comme un plongeur qui sonde), pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous. [...] Ce livre, le plus pénible de tous à déchiffrer, est aussi le seul que nous ait dicté la réalité, le seul dont l'"impression" ait été faite en nous par la réalité même » (*Le Temps retrouvé*, Gallimard, Pléiade, T. IV, LP et LE ++, 1989, p. 458).

comme celles de mes étudiants dans des circonstances similaires, peuvent parfaitement commencer avant d'avoir pris connaissance de l'œuvre, destinée de toute manière à se fondre pour y disparaître dans le cadre de réflexion organisé par le livre intérieur.

*

Le livre intérieur, dans le cas des Tiv, est plus collectif qu'individuel. Il est fait de représentations générales de la culture qui impliquent une idée partagée des relations familiales et de l'au-delà, mais également de la lecture et de la manière dont il convient d'aborder un livre, et par exemple de faire passer la limite entre imaginaire et réalité.

Nous ne savons rien de chaque Tiv en particulier – sinon du vieux chef – et il est vraisemblable que la cohésion du groupe tend à unifier les réactions. Mais s'il existe, pour chaque culture, un livre intérieur collectif, il existe aussi, pour chacun, un livre intérieur individuel, tout aussi actif, sinon plus, que le livre collectif dans la réception, c'est-à-dire la construction, des objets culturels.

Tissé des fantasmes propres à chaque individu et de nos légendes privées, le livre intérieur individuel est à l'œuvre dans notre désir de lecture, c'est-à-dire dans la manière dont nous recherchons puis lisons des livres. Il est cet objet fantasmatique en quête duquel vit tout lecteur et dont les meilleurs livres qu'il rencontrera dans sa vie ne seront que des fragments imparfaits, l'incitant à continuer à lire.

On peut imaginer aussi que c'est à rechercher et mettre en forme son livre intérieur que travaille tout écrivain, perpétuellement insatisfait des livres qu'il rencontre, y compris des siens, aussi aboutis soient-ils. Comment en effet se mettre et continuer à écrire sans cette image idéale d'un livre parfait – c'est-à-dire conforme à soi –, sans cesse recherché et approché, mais impossible à atteindre ?

Comme les livres intérieurs collectifs, les livres intérieurs individuels forment un système de réception des autres textes et interviennent à la fois dans leur accueil et dans leur réorganisation. En ce sens, ils constituent une grille de lecture du

monde, et particulièrement des livres, dont ils organisent la découverte en donnant l'illusion de la transparence.

Ce sont les livres intérieurs qui rendent si difficiles les échanges sur les livres, faute que puisse s'unifier l'objet du discours. Ils participent de ce que j'ai appelé dans mon ouvrage sur *Hamlet* un *paradigme intérieur*, c'est-à-dire un système de perception de la réalité si singulier qu'il est impossible à deux paradigmes d'entrer en réelle communication¹⁰.

L'existence du livre intérieur est avec la délecture ce qui rend l'espace de discussion sur les livres discontinu et hétérogène. Ce que nous prenons pour des livres lus est un amoncellement hétéroclite de fragments de textes, remaniés par notre imaginaire et sans rapport avec les livres des autres, seraient-ils matériellement identiques à ceux qui nous sont passés entre les mains.

*

Que les Tiv proposent une lecture pour le moins partielle d'un livre qu'ils n'ont pas lu ne doit conduire à penser ni que cette lecture est caricaturale – tout au plus accentue-t-elle les caractéristiques de toute lecture –, ni qu'elle est dépourvue d'intérêt. Bien au contraire, cette double extériorité des Tiv à Shakespeare – ils ne l'ont pas lu et ils sont d'une autre culture – les met dans une situation privilégiée de commentaire.

En se refusant à croire à cette histoire de fantômes, les Tiv se rapprochent de tout un courant, minoritaire, mais actif, de la critique shakespearienne, qui doute de la réapparition du père d'Hamlet et suggère que le héros a pu être victime d'hallucinations¹¹. Hypothèse hétérodoxe, mais qui mérite au moins d'être examinée, et qui se trouve ici facilitée par l'étrangeté des Tiv à la pièce. Ne pas connaître le texte – et cela doublement – leur donne paradoxalement un accès plus direct, non certes à une quelconque vérité cachée de l'œuvre, mais à l'une de ses multiples richesses possibles.

Il n'y a rien d'étonnant ainsi, dans la situation que j'évoquais

10. *Op. cit.*

11. Voir *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*

plus haut, à ce que mes étudiants, sans avoir lu le livre que je commente, parviennent rapidement à en saisir certains éléments et n'hésitent pas à intervenir à partir de l'ensemble de leurs représentations culturelles et de leur histoire personnelle. Et à ce que leurs interventions – aussi éloignées puissent-elles sembler du texte initial (mais que signifierait au juste en être proche ?) – apportent à la rencontre avec lui une originalité qu'elles n'auraient sans doute pas eue s'ils avaient entrepris de le lire.